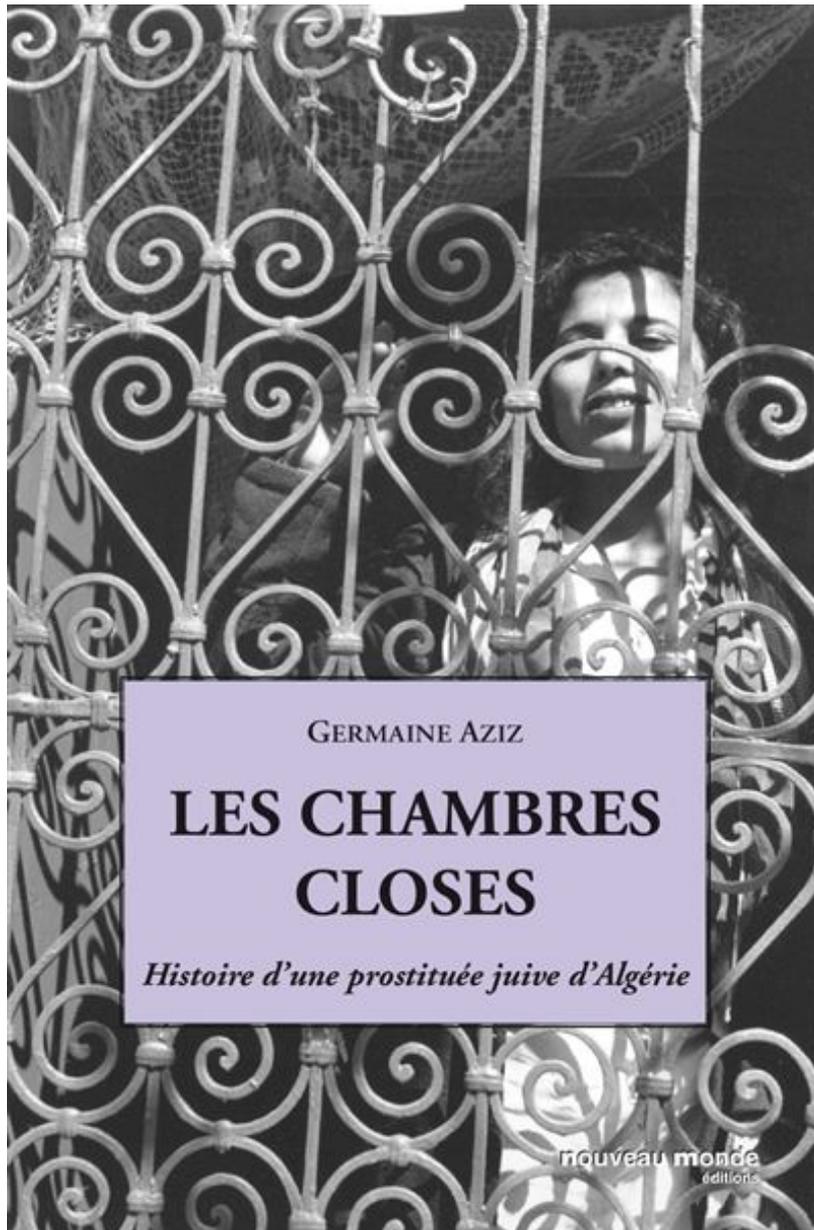


LES CHAMBRES CLOSES

Un spectacle de Nicolas Giuliani et Elise Lhomeau

Avec Elise Lhomeau



Préambule

« Il a fallu que j'attende d'avoir mon âge, celui où toute vie est déjà tracée, pour savoir que je peux penser, agir, diriger ma vie comme je le veux, que personne n'a le droit de me dire où je dois aller, m'imposer un mode d'existence. »

Germaine a 44 ans quand elle écrit ça.

Je l'ai adorée, comme on adore une grand-mère ou une amie beaucoup plus vieille que soi. Je l'ai adorée comme on adore le soleil qui rentre dans la pièce.

Germaine est décédée en 2003.

Elle avait 77 ans, j'en avais 13. C'était l'été. Un mois d'août au Père Lachaise. Dehors le rabbin récitait le kaddish. Ce jour-là, le soleil était brûlant, comme elle aimait. Un vertige m'a prise, j'ai eu un malaise dont le souvenir m'a toujours un peu gênée.

Aujourd'hui j'ai 35 ans.

Je ne connaissais pas l'histoire de Germaine de son vivant



Carte postale de prostituées algériennes, début du XXème siècle

Germaine de ma naissance à mes 13 ans

Je me rappelle d'une familiarité profonde, immédiate. Comme si nous nous étions reconnues, sans qu'on sache pourquoi.

Avec Germaine, je ne parlais pas beaucoup.

Rien d'extraordinaire, je ne parlais presque pas aux adultes, pour ne pas dire quasiment jamais. Germaine avait proposé de venir me chercher à la danse le mercredi, elle ne travaillait pas ce jour-là, ça serait l'occasion de passer du temps ensemble ! Elle m'emmenait chez elle, dans un petit appartement sous les combles à deux pas du cours si strict que je détestais.

À *Libération* où Germaine était rentrée sur le tard comme standardiste, elle avait fini par devenir journaliste et elle proposait des petits articles sur le monde animal. Son amour viscéral des animaux et son désir de les protéger, lui valurent bien des moqueries. En fait, elle les comprenait si bien.

« Parfois j'ai l'impression d'être une bête que l'on guette. Une de ces bêtes sauvages vues sur un écran. Elles avancent les oreilles dressées, frémissantes, aux aguets du moindre bruit, puis elles s'élancent d'un bond et l'on voit l'image du chasseur à l'affût qui les traque. Souvent je pense à ces animaux. Je comprends leur frayeur, elle bat dans ma gorge. »

L'été nous partions en vacances ensemble. Elle se joignait à ma famille, et sa présence rendait les vacances plus douces, plus drôles aussi.

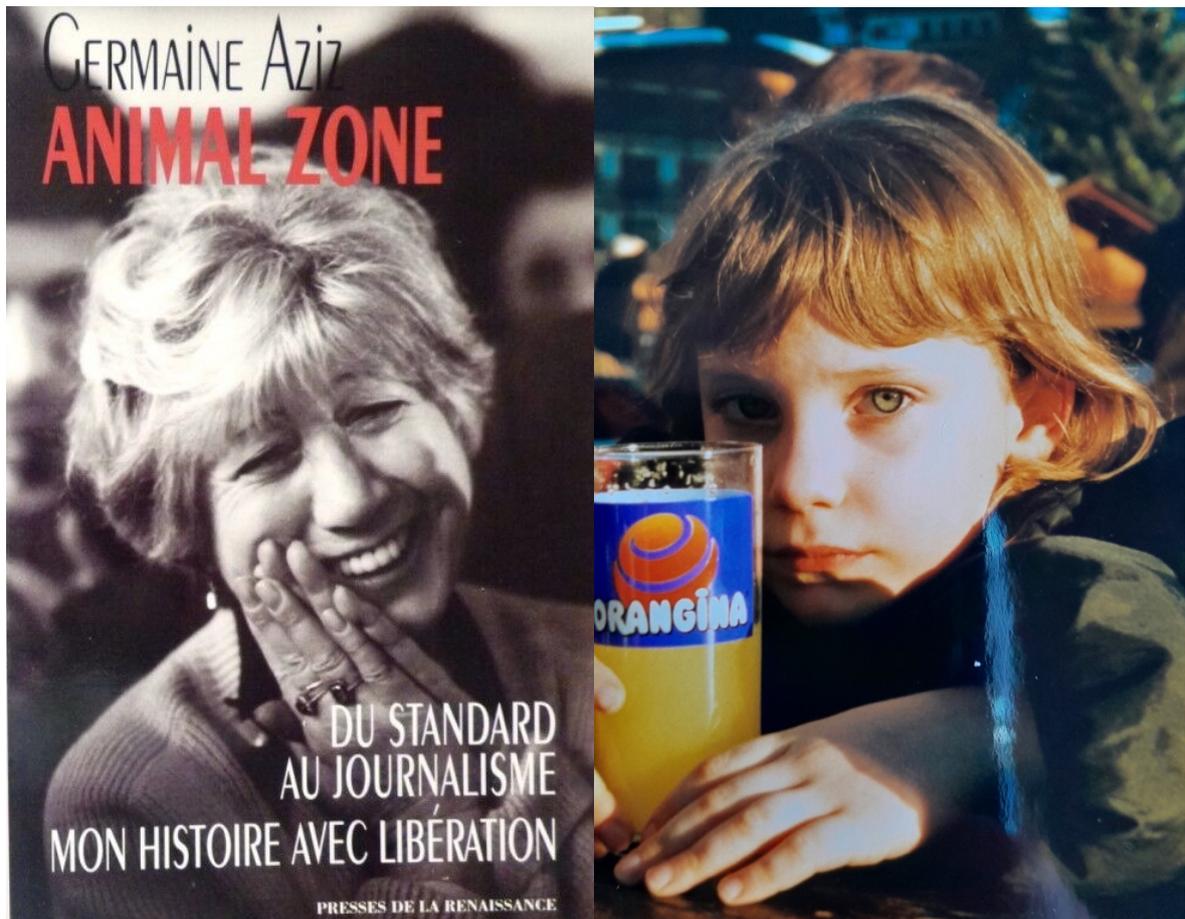
Je marche derrière elle dans un chemin de terre.

Elle se retourne et me tend la main.

La lumière du soir fait briller les champs de blé qui nous entourent.



Alors Germaine, tu me sembles de nouveau si proche.



Germaine et moi

2024

Germaine a écrit un récit autobiographique en 1979 : *Les Chambres Closes*.

Par pudeur, par peur aussi, je ne l'avais jamais lu.

Son livre m'accompagne depuis quinze ans, au gré des déménagements, sans que je puisse en lire une page. Je savais que cette lecture serait inévitable un jour, le rendez-vous avec Germaine et son récit étaient pris, sans que la date soit fixée.

Il y a moins d'un an j'ai plongé dans son récit. Au départ, je désirais surtout être avec Germaine, la rencontrer à nouveau, à 34 ans, grâce au miracle temporel que permet l'écriture. Sa présence m'épaulait, et me réchauffait comme une présence qui veille.

Ma lecture se fait en deux temps tant mon émotion m'oblige à faire une pause.

Germaine a 12 ans

Orpheline de mère et abandonnée par son père, Germaine grandit dans les années 1930, dans le quartier juif et pauvre d'Oran, aux côtés de ses tantes et de sa grand-mère.

Lorsque la Seconde guerre mondiale éclate, la famille manque de tout. En 1940, Pétain durcit les lois sur le statut des Juifs, et Germaine est renvoyée de l'école.

Elle est alors placée à 12 ans au Bon Pasteur, un établissement catholique situé à Misserghinn, à quelques kilomètres d'Oran, qui accueille des délinquantes mineures et des orphelines.

On ne sort pas de cette maison de redressement mais on y mange à sa faim. Derrière des hauts murs parfaitement clos, la vie est scandée par le travail et la prière.

« C'est la prière du soir. Pendant une heure nous restons agenouillées sur le carrelage. Puis nous sommes conduites au dortoir. À genoux, nous récitons la dernière prière en chemise de nuit. M'allonger dans les draps rugueux me paraît un plaisir exquis. Je lève les yeux. En face de moi, très haut, inatteignables, des fenêtres munies de gros barreaux noirs. Derrière le ciel est rose, immense, et si loin. Je suis en prison. Vaincue, je m'endors. »

« Je suis réveillée par le bruit de la crécelle. En file nous allons au lavabo. Nous devons nous laver le visage, les dents, sous les bras. Nous ne devons pas toucher au reste : les seins et le sexe. Je suis trop endormie, trop étonnée aussi pour me rendre compte que les filles, serrées les unes contre les autres forment un paravent, à l'abri duquel, l'une d'entre elle peut laver cette partie honteuse appelé le bas du corps. »

Germaine est désignée pour travailler dans le potager. Ces quelques semaines dans les jardins ceinturés par des hauts murs du couvent, sont les plus heureuses de son enfance. Elle apprend à biner, sarcler, bêcher. Elle cueille les fruits, arrache les mauvaises herbes, s'occupe des animaux.

« Un matin, perchée sur une échelle, je cueille des cerises que je jette dans un grand drap étendu au pied de l'arbre. Je fredonne à mi-voix. Je me retiens de lécher mes doigts poisseux, c'est défendu. Perdue dans le feuillage, je travaille et je ne pense à rien. Dans mon mouvement, je baisse les yeux vers le sol et machinalement je regarde autour de moi. Un homme, un prêtre, se tient là, debout, il soulève sa robe de bure et me fait des grands gestes de la main. Il s'approche et je distingue sous sa robe son sexe. Le religieux continue à gesticuler pour me faire venir près de lui. Alors tout s'éclaire en moi : « C'est le diable ! ». Il s'est déguisé en prêtre pour m'inspirer confiance ! Dégringolant de mon arbre, courant à toutes jambes, j'appelle à mon secours une sœur qui se précipite. Il n'y a plus personne. Le diable a disparu.

La sœur me conduit chez la mère supérieure. Je raconte la scène :

- C'est tout ?
- Oui ma mère.

Le verdict tombe :

- Cette fille vicieuse est possédée du démon. Sa conduite inqualifiable mérite un châtement exemplaire.

Le soir au milieu du réfectoire, je dois rester les bras étendus en croix durant tout le repas. Puis je suis conduite et enfermée dans une cellule obscure. »

En te lisant, Germaine, je ne sais pas encore que cette cellule obscure en appellera tant d'autres : tant de chambres closes, tant d'entraves à la justice, tant de privations à la liberté – à la lumière du soleil dont parle Albert Camus, à la même époque en Algérie, non loin de toi...

Tu es mise en quarantaine puis dirigée dans l'atelier de broderie. Pas une parole ni un regard ne doivent t'être adressés. On te défend de regarder les autres. Tu ne dois entrouvrir les lèvres que pour prier.

« Je crois tout ce qui se dit. Je suis persuadée que nous sommes toutes des pêcheresses, je vis dans la peur du diable. La nuit, je crois entendre rôder les âmes du purgatoire, nous demandant plaintivement des prières pour qu'on les sorte de l'enfer. Je suis sûre que ces âmes me demandent des comptes, à moi particulièrement qui ne suis pas chrétienne, et dont les ancêtres ont crucifié Jésus. Je me réveille en urinant au lit. »

Les années passent sans aucun changement espéré. Sans doute partages-tu avec toutes ces compagnes de ton adolescence, cette même question : est-ce donc un délit d'être orpheline ?

« Je ne sais pas qui je suis. Suis-je laide ou jolie ? Sortirai-je d'ici un jour ? »

J'ai 17 ans, une porte s'ouvre

Une effervescence inhabituelle gagne le couvent. Les Américains ont débarqué. La fin de la guerre approcherait-elle ?

Des nouvelles arrivantes racontent des choses extraordinaires... :

« Ils font venir plein de nourriture d'Amérique : des bateaux de sucre, d'huile, de pain blanc, de biscuits... Il y a une foule de soldats dans les rues. Ils sont saouls, ils violent des femmes... »

Une garnison installée à Misserghinn se fait blanchir chez les sœurs. L'énorme surcroît de travail transforme le lavoir et la lingerie en baignoire. Dans la chaleur humide et compacte, il faut laver sans relâche, tordre, suspendre, et repasser impeccablement des tonnes de linge, sous les ordres des sœurs.

« On m'appelle au parloir... »

- Je ne suis donc pas oubliée !

Tante Aïcha vient me chercher. Dans la lingerie, j'abandonne mon uniforme. Ma tante m'a apporté une robe fleurie. Je la trouve magnifique. C'est l'été, je me sens légère, heureuse, au bord de la liberté... J'ai 17 ans. La porte s'ouvre, je la franchis. Cela fait 5 ans que je n'ai pas marché dans une rue. »

Germaine sait qu'il lui faut un travail pour s'émanciper. Son « rêve » de trouver un homme qui viendrait la sortir de sa pauvreté ne se réalise pas. Elle répond à une annonce pour être serveuse dans un café.

« La trappe se referme derrière moi »

« Dans le train, derrière le défilé des paysages, se profile mon avenir. Serveuse dans un bar chic, ça consiste en quoi ? »

Sur le quai de la gare de Bône, une femme t'attend. Le bar n'est pas loin, il s'appelle Le Chat noir.

« Le soleil, sa lumière dorée, sa chaleur, s'arrêtent à la porte blindée percée d'un judas. Je n'ai jamais vu un café comme celui-ci. On entre, la porte se referme derrière vous. Ça sent la poussière et le tabac froid.

La trappe se referme derrière moi.

- Monsieur Louis c'est Germaine, la petite nouvelle.

Le patron m'évalue du regard, un cure-dent au coin de sa lèvre épaisse :

- J'espère que tu vas être gentille avec les clients.

- Je ne veux pas être gentille ! Je veux servir à boire !
- En faisant la tête, idiote ?
- Mais je ne vois pas de clients ? Quand viennent-ils ?
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Va, monte !...

Et Madame Carmen me désigne l'escalier qui part du centre de la pièce. Mon cœur se met à cogner d'affolement. Je ne comprends pas. Je ne sais pas. Mais cet escalier, j'en suis sûre, je ne dois pas le monter.

- Madame, s'il vous plaît, je ne veux pas rester ici, je veux retourner à Oran. Donnez-moi l'argent du retour, je vous le rendrai.
- Où Fernande a-t-elle déniché cette fille ? L'argent du retour ! Elle est pas bien !
- Si tu veux de l'argent, ma petite, il va falloir te le gagner. Même que tu es ici pour ça.
- Je vous le rendrai en arrivant, mes tantes me le donneront ; je vous l'enverrai.
- T'inquiète pas, on te les fera les comptes, mais mets-toi bien dans la tête que tu nous coûtes beaucoup. Que tu es ici pour un bout de temps, que si t'es pas gentille, très gentille, les bonnes manières je te les apprendrai !
- Pourquoi je vous coûte cher ?
- On vient de te dire qu'on t'a achetée.
- On m'a achetée ! mais je ne suis pas à vendre !
- Merde ! En voilà assez ! Va dans ta chambre, prépare-toi et que je ne t'entende plus ou je te fous une tannée que tu t'en rappelleras toute ta vie !

Je me jette contre la porte. Fuir...je dois fuir ! Un homme m'attrape :

- Lâchez-moi, je vous en supplie monsieur, lâchez-moi... Je veux partir !
- Lâche-là ! qu'elle comprenne.

Je me rue contre la porte, je cherche la poignée, il n'y en a pas.

- Pourquoi tu te fatigues ? Personne ne viendra t'ouvrir. Ici tu es dans le bordel.

Le bordel, je suis dans un bordel, comme ceux de la rue d'Aboukir à Oran. Un bordel, le mot cogne dans ma tête. Non, je ne veux pas ! Qu'on me tue. »

La chambre close

Tu es projetée dans une chambre. La pièce n'a pas de fenêtre.

« Ils n'ont pas dû comprendre que je ne céderai pas, que je ne veux pas devenir une putain... Commence alors l'épreuve de force, je ne saurais dire combien de temps elle a duré. »

« J'ai crié. J'ai supplié. Il n'y a plus que le bruit de mes pleurs. J'ai entendu des pas monter, descendre, passer, repasser. Mais personne n'a écouté mes appels. Aucun pas ne s'est arrêté. »

Tu essaies de raisonner : « En dehors il y a des gens qui ne doivent pas savoir. Il suffira que je dise la vérité à l'homme qui entrera dans cette chambre. Il comprendra, préviendra la police, je retrouverai ma liberté. Je n'ai donc pas intérêt à résister à Monsieur Louis, plus vite j'accepterai, plus vite ce sera fini. »

Et tu acceptes le peignoir transparent.

- Je t'ai gâtée, ton premier client c'est moi qui te l'ai choisi. C'est un Français, un type important, qu'il est de la police.

Tu penses : « Je vais tout lui dire, il va comprendre. »

Il entre. Tu balbuties, tu lui racontes.

- Qu'est-ce que tu me chantes ? Je contrôle toutes les entrées, j'ai vu ta carte d'identité, tu es majeure. On veut se rajeunir pour m'exciter !

« Haut-fonctionnaire et français, cet homme m'en impose. Il ne rencontrera aucune résistance de ma part. Piégée, je le subis : c'est comme un serpent qui force mon corps, déchire mon ventre. Quand il a terminé, je suis prise de vomissements incoercibles, je rejette de la bile. J'éprouve un abattement qui m'anéantit. C'est fini... »



Algérie 1913 - un soldat de la Légion étrangère avec une prostituée algérienne

« Depuis mon plus jeune âge, on m'avait appris que mon salut, mon bonheur, ne pouvait venir que d'un mari qui m'enseignerait la vie, l'amour, que pour lui, pour l'avoir, je devais conserver mon seul bien : ma virginité. Cette vision, naïve et fausse, pour moi était belle. Je me retrouve prisonnière d'une société clandestine. Je vais découvrir un monde ayant ses lois propres, toléré, protégé même par la police. »

Un bordel d'abattage

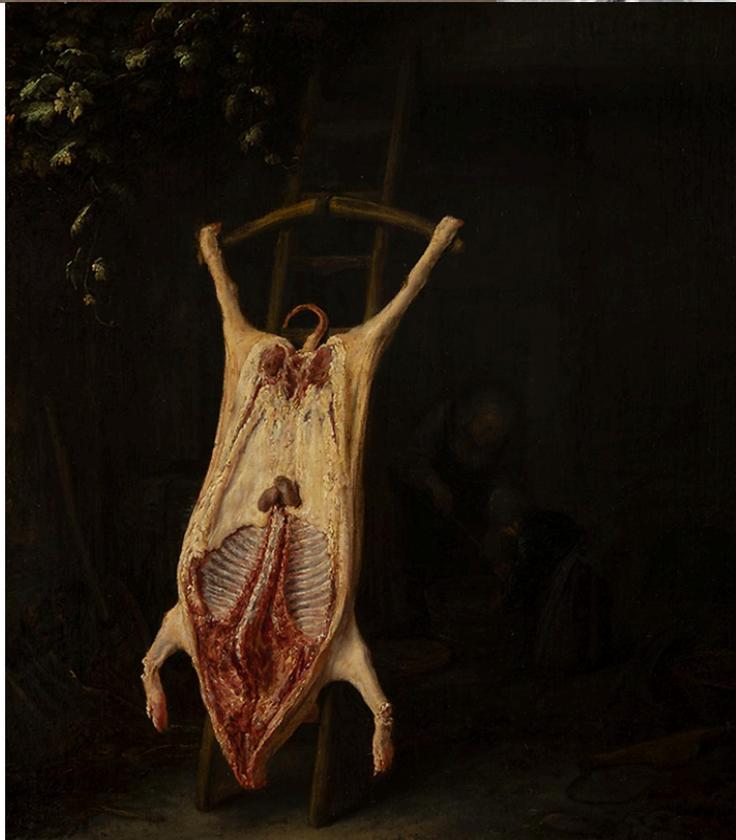
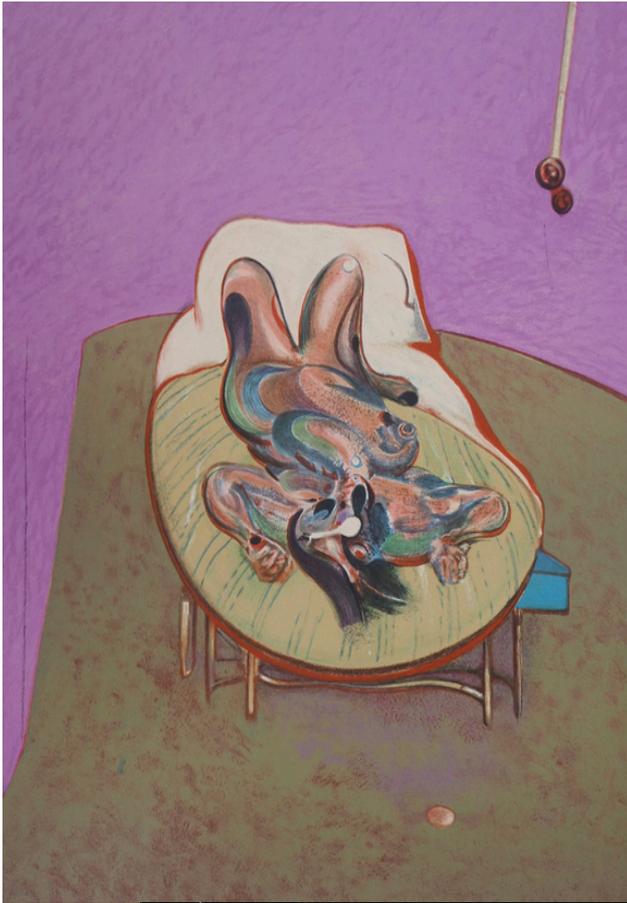
« Dès le matin, les hommes débarquent. Les jours de marché, la file est interminable. Sitôt le seuil franchi, ils sont tellement pressés qu'ils ne choisissent pas, ils prennent la première disponible, nos visages ils ne les regardent même pas, ils nous suivent le pénis à la main. Malgré leur hâte, nous sommes obligées de presser le bout, le pus qui coule est signe de blennorragie et nous les refusons. C'est le seul cas où cela nous est permis. Ensuite il faut les laver. C'est fréquemment un travail répugnant. Forcées de décalotter, puis d'ôter une croûte épaisse, écœurante, les filles ne se gênent pas pour protester : « Tu pourrais au moins le faire avant de venir ! » Ils rient, n'en voyant pas l'utilité, nous sommes aussi bonnes à ça. »

« Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que je persévère, sans comprendre, que ceux qui rentrent dans ma chambre ne sont des hommes que par ce sexe que, souvent, ils brandissent. En rut, ils n'entendent rien, après ils s'en foutent, mieux ils s'indignent qu'on puisse avoir du dégoût pour cet acte qu'ils ont payé. Ils n'admettent pas que je ne sois pas consentante.

Ils ont le choix entre « trois objets » : la vieille Fatima, moi ou une petite fille aux yeux noirs.

Une fois par semaine, dans un dispensaire réservé, a lieu la visite obligatoire de toutes les pensionnaires des maisons de tolérance de Bône. Ne convient-il pas de veiller sur la santé de la population mâle ? Dans cette pièce, c'est un étalage de vagins béants, de chairs offertes dans leur nudité la plus crue. Le médecin n'a pas un regard pour le visage de ces femmes écartelées sur les étrières. Ici, nous ne sommes toutes que des sexes. . Je ne connais rien de mon corps et de la sexualité. Je suis encore une enfant. Une enfant qui est passée du couvent au bordel.

Parfois quand je suis à bout, je me barricade dans ma chambre, pousse le lit, l'armoire contre la porte et reste là, comme une bête traquée, enfermée dans cette pièce close, sans lumière, sans air, où parfois l'odeur fade du sperme est si forte qu'elle me donne la nausée. Une odeur qui colle à ma nuit. Mais c'est la faim qui a raison de mon obstination. »



Francis Bacon, *Femme allongée* (1975) ; Jeune prostituée ; Adriaen van Ostade, *Porc écorché* (1640)

« La fille qui a tenté de se faire la malle est envoyée dans un Bushbir, la grande terreur de toutes les femmes d'ici, quel que soit leur âge ou leur race. Ces Bushbirs, installés en Algérie, en Tunisie ou au Maroc sont situés aux confins du désert. Gardés par l'armée, ils servaient aux légionnaires, aux bataillons disciplinaires d'Afrique et à quelques nomades. Aucune fille n'en est jamais revenue. Mais des hommes, des vieilles maquerelles ont parlé. Tout vaut mieux que ce lieu pénitentiaire.

Cela fait trois ans que je fais 80 à 100 passes par jour.

« J'ai été vendue comme une marchandise, mais je n'en ai jamais su le prix. Je rembourse une somme que je ne connais pas, qui s'est augmentée, s'augmente chaque jour du montant de mes soutiens gorges, de mes slips, des serviettes, du couvre lit qu'on change quand il est trop sale. Ma nourriture, l'eau que je bois sont comptabilisés. La seule chose que j'ai apprise, c'est le prix que payent les hommes qui viennent me voir : soixante centimes. Si je ne suis pas morte de souffrance, de peur, c'est qu'il y avait en moi une volonté de vivre plus forte que tout. »



Colons harcelants une femme – 1970

Du livre : « Les chambres closes » à la salle de spectacle comme chambre rêvée

À cet instant de ton histoire, nous sommes en 1948. Tu as 20 ans.

Il me reste la moitié du livre à lire.

Je t'ai connu quarante-deux ans plus tard, en 1990.

J'étais une enfant sombre, sans voix. Je t'aimais. Pour moi tu représentais la vie, la joie. Un rire éclatant, communicatif.

Tu as écrit pour cesser de te renier, pour cesser d'avoir honte de toi. « *Pour trouver la force de le dire à tous. Pour témoigner.* » Ces souvenirs auraient pu mourir avec toi.

À travers ton histoire, je pense maintenant à tous ceux dont on ne connaîtra jamais l'histoire, à tous ces enfants et à toutes ces femmes sans visages qui vivent la même horreur dans d'autres bordels, d'autres Bushbirs-

Ta mémoire est face à nous, ouverte dans ce rectangle de papier.

Toi l'orpheline, l'apatride, la Juive, la prisonnière, l'esclave, l'exilée, la putain, l'humiliée... toute ta vie tu as cherché un foyer (du latin *focus* : un feu). J'aime l'étymologie de ce mot, toi l'amoureuse du soleil qui a toute vie cherché la chaleur, le réconfort, l'amour.

Ce foyer, peut-être que tu l'as en partie trouvé dans ce livre ? Quand tu as enfin pu déposer tes secrets et ton histoire quelque part.

Quant à moi, ma chambre close ce fût longtemps ma bouche fermée, ce mutisme de mon enfance que personne ne chercha à interroger. On écoute si peu le silence des enfants.

Et puis il y a eu le théâtre. Un rectangle encore, non pas de papier comme les livres, mais un rectangle de planches – un plateau. Cette scène a été mon foyer originel, le lieu à partir duquel j'ai appris à m'exprimer, à exister.

La salle de spectacle n'a pas non plus de fenêtre, mais contrairement aux chambres closes, c'est une obscurité recherchée d'où surgit parfois la lumière d'une vérité, d'une intimité, d'une parole qui résonne tout à coup en nous.

Un jour au Conservatoire National d'art dramatique, une professeure que j'adorais, la comédienne Dominique Valadié m'a dit : « *Elise, le plateau c'est chez toi. Tu y entres comme si tu entrais chez toi.* » Cette nudité du plateau noir ou brun, a été le premier endroit où je me suis sentie accueillie. Quand on est accueilli, on se sent à sa place et on se sent aimé.

Tu écris : « Je voudrais rêver d'un pays que je retrouverais un jour, d'un refuge où jamais je ne serais l'intruse mais la désirée. Un endroit dont la pensée me consolerait, où j'aimerais finir mes jours. Mais ce pays existe-t-il ? »



Ce pays rêvé, je ne sais pas si je peux te l'offrir. Mais avec ce spectacle j'aimerais au moins t'offrir un nouveau foyer, un nouveau « feu ».

Le texte

Le texte est constitué d'une galerie de personnages que Germaine parvient tous à faire parler.

Ainsi, à partir du récit de Germaine, je serai respectivement sa tante Aïcha ; son amie Thérèse ; la mère supérieure du couvent ; Madame Fernande qui l'a vendue ; Louis le patron du premier bordel à Bône ; le médecin qui ausculte les prostituées ; des clients ; Silvio, sa grande histoire d'amour ; et bien sûr plusieurs prostituées : de Fatima l'Algérienne dont la voix semble éteinte et monocorde, à toutes ses amies qui l'ont accompagnées et entendues, notamment Lola, la Parisienne, hilarante et scandaleuse.

Notre texte sera composé de trois strates narratives :

- 1) Le récit autobiographique, *Les chambres closes* : de l'Algérie à Paris – de 1930 à 1979 – ce texte d'une grande puissance littéraire est composé des personnages que Germaine a rencontrés dans sa vie. Elle y décrit son expérience de la séquestration et des rouages de la prostitution. De plus, ce texte témoigne d'un sens de l'observation qui foisonne d'informations sur le système. Ainsi de la « mise en carte » des prostituées (par la police des mœurs) à la visite sanitaire, on comprend l'ampleur de la coercition exercée sur les filles par les agents de contrôle, mais aussi la force et l'irréductibilité de leur emprisonnement par les lois du milieu (tenancier des maisons closes, maquerelles, proxénètes etc.) Par ailleurs, Germaine fait entendre sa propre expérience de la sexualité vénale. En dehors de toute glorification romantique de la

prostitution (notamment des artistes orientalistes), elle révèle une image crue et sans fard de la femme exploitée.

- 2) Le second axe narratif reposera sur un dialogue entre Germaine et moi, qui nous retrouvons sur la scène, dans l'espace-temps du théâtre. L'espace clos n'est plus le lieu de l'enfermement et de la séquestration, mais au contraire du plateau de théâtre et de la parole ouverte. Dans le temps du « Seule en scène », le « je » et le « tu » se croisent et se répondent, au point de se mêler. La matière temporelle est abolie : je ne suis plus seulement la petite fille qui passait du temps chez elle, je suis aussi une femme de notre époque qui dialogue avec elle. Cette ligne narrative constituée de réminiscences, de sensations, de souvenirs et de questionnements évoluera en contre-point du récit autobiographique de Germaine.
- 3) Le troisième axe est une médiation théâtrale sur le statut de la parole, du récit et du jeu. Comment témoigner ? Comment faire un spectacle avec cette histoire traumatique, cette matière mémorielle ? Que peuvent le langage et le théâtre pour répondre à la violence, et lutter contre le silence forcé, l'oubli et l'impensé.

Il y a parfois une nécessité dramaturgique du « *Seul(e) en scène* ». C'est ce que je ressens face au récit de Germaine qui a connu une très grande solitude. « *La solitude, il y a longtemps que je la connais. Je n'ai vécu qu'avec elle dans mes chambres closes. Je ne peux pas échapper à ces quatre murs. Ils me tiennent prisonnière. Dois-je croire à une fatalité ?* »

Je serai seule en scène. Et pourtant j'ai la conviction que nous serons deux.

Son souvenir agit dans mon cœur d'enfant, dans mon cœur d'adulte. Germaine travaille en moi. Ensemble nous sortons de la nuit des chambres closes, des bouches fermées, des sexes forcés.

Ce théâtre-récit est tragique dans ce qu'il dit de l'irréparable d'une histoire commune. Mais Germaine était sortie du tragique. Je raconte cette histoire, précisément, pour sortir du tragique – par la justice. La justice dont je parle est hors des lois, hors des mœurs, hors de la moralité. C'est une justice du cœur, celle qui dit « je te reconnais ». C'est le cœur qui rend justice, c'est le cœur l'organe de la reconnaissance.

Je suis devant vous et je vous parle.

Je ne sais pas si c'est du théâtre. Je ne sais pas si c'est de l'art. Je ne cherche rien d'autre que la réalité ? Et tout ce que je convoque devant vous : ma voix, mes gestes, mes mots, ne veulent exister que pour construire une demeure commune. Je désire seulement que ce récit demeure en nous, que ces mots nous habitent et ne nous quittent pas.

L'écoute, je la dois à ce plateau. Je m'y tiens pour vous parler. Mais si j'avais pu, j'aurais aussi aimé m'adresser à vous comme on parle à des amis, à la fin d'un repas, ou contre le corps de la personne qu'on aime dans la nuit d'une chambre, quand les distances s'abolissent.

Je veux parler pour ceux qui écoutent. Et le reste du temps écouter à mon tour.

J'aimerais que ces mots se déposent dans le silence, comme les pattes des oiseaux dans une terre humide, puis que le sol sèche, et que ces mots demeurent gravés à nos pieds.

Je parle grâce à votre silence, grâce à votre écoute. Vous êtes la paroi sur laquelle je peux graver ces signes. Hors de la paroi, sur quel support aurais-je pu tracer ces signes, émettre ces mots ? C'est vous et moi, ensemble, qui traversons les murs des chambres closes, qui faisons sauter les trappes de ce qui est caché, pour faire rentrer ce qu'il reste de lumière sur ce qui ne peut pas être changé, mais qui doit être dit.

La revanche du zéro !

Tout juste sortie de la prostitution – à plus de 40 ans – Germaine prend rendez-vous avec son destin :

« Ce lendemain qui m'angoisse, je vais le transformer en lendemain de fête ! Je vais repartir de zéro, faire du zéro que je suis la revanche du zéro ! »

Ce panache est une des signatures de Germaine.

Sur le plan de la mise en scène, je m'amuse à penser que cette « revanche du zéro » comporte une promesse esthétique magnifique et exaltante.

A l'image de la lumière dont l'apparition est un événement dans la chambre close de Germaine, notre mise en scène cherchera l'événement dans la rareté. C'est pourquoi avec ce spectacle, nous rêvons d'un théâtre qui croit en la puissance d'abstraction et de nudité du plateau.

Nous rêvons d'un espace peuplé principalement par des voix et des corps.

Ainsi, nous accueillerons Germaine et son récit pour faire vivre cette coexistence si sensible du tragique et de la joie.

Elise Lhomeau et Nicolas Giuliani

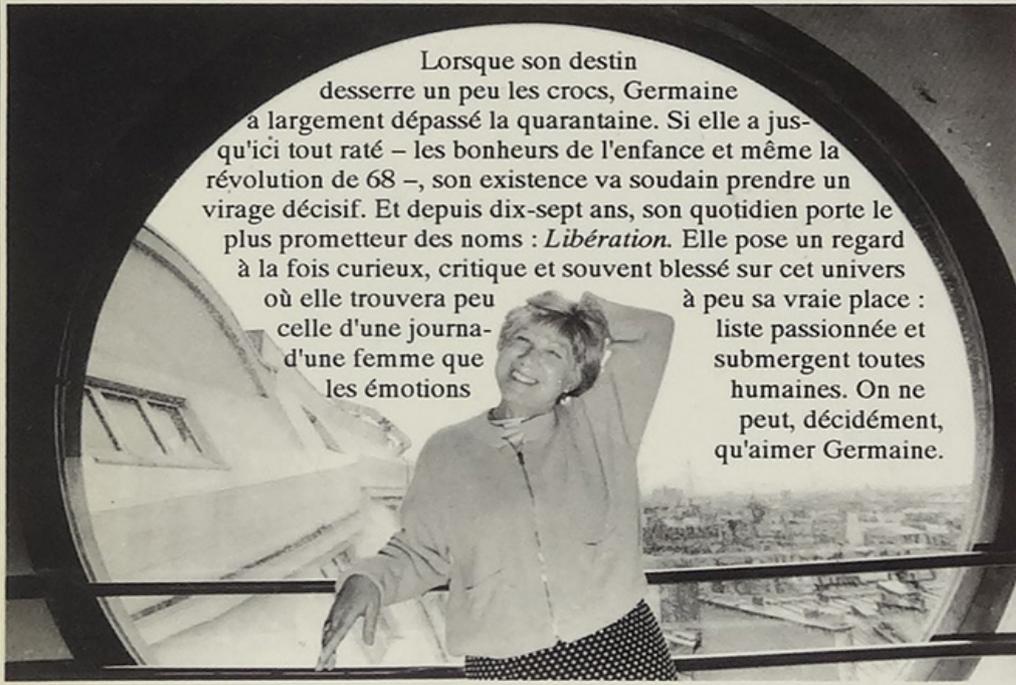
Libération



Germaine prend l'avion.
A elle la Californie!

GERMAINE, ON L'AIME

Un récent sondage des épidermes à Libération a révélé que Germaine Aziz occupait un appartement avec vue sur mer dans nos petits cœurs et une belle place dans nos pages. Aujourd'hui, pour un nouveau printemps, toute l'équipe de ce foutu canard veut émarger dans l'ours en espérant figurer dans la réserve de ses amours.



Lorsque son destin
desserre un peu les crocs, Germaine
a largement dépassé la quarantaine. Si elle a jus-
qu'ici tout raté – les bonheurs de l'enfance et même la
révolution de 68 –, son existence va soudain prendre un
virage décisif. Et depuis dix-sept ans, son quotidien porte le
plus prometteur des noms : *Libération*. Elle pose un regard
à la fois curieux, critique et souvent blessé sur cet univers
où elle trouvera peu
celle d'une journa-
d'une femme que
les émotions

à peu sa vraie place :
liste passionnée et
submergent toutes
humaines. On ne
peut, décidément,
qu'aimer Germaine.

ANTILLES-REUNION 1F • ALLEMAGNE 2DM • AUTRICHE 1F50 • BELGIQUE 1F • CAMBODGE 40CTA • CANADA 11M • COTE D'IVOIRE 10CTA • DANEMARK 10K • EGYPTE 1L
ESPAGNE 1F Plus • FINLANDE 8 SMM • GABON 40CTA • GRANDE-BRETAGNE 6P • GRECE 150D • ITALIE 1RM • LUXEMBOURG 1F
MABOC 1DM • NORVEGE 11K • PAYS-BAS 2,20F • PORTUGAL 150D • SENEGAL 10CTA • SUÈDE 11K • SUISSE 1M • TUNISIE 10M • U.S.A. 11M. Vente Cour 1,17

Reproduction, avec l'aimable autorisation de *Libération*,
de la fausse Une réalisée par l'équipe du journal
pour l'anniversaire de Germaine Aziz le 1er février 1988.

Librairie du Bassin



9 782856 166710

ATELIER DOMINIQUE TOUTAIN
Illustration de couverture : photo JEAN-CLAUDE COUTAUSSE.

92 F
ISBN 2-85616-671-7
H 60-3716-2.93.02